



**HAL**  
open science

## L'ethnologie... mais à quoi ça sert ?

Marie-Pierre Julien

► **To cite this version:**

| Marie-Pierre Julien. L'ethnologie... mais à quoi ça sert ?. Les Cahiers Rationalistes, 2010, 606. <hal-04670994>

**HAL Id: hal-04670994**

**<https://hal.science/hal-04670994v1>**

Submitted on 13 Aug 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## L'ethnologie mais à quoi ça sert ?

Marie-Pierre Julien<sup>1</sup>

### Résumé

Comme toutes sciences, les sciences sociales participent à la compréhension du monde dans lequel nous vivons. Les expériences relatées dans cet article expliquent comment la méthode ethnographique, et pas seulement les résultats de la recherche, peuvent être mis à la disposition de populations non-scientifiques et en quoi cette forme d'anthropologie appliquée participe à un objectif de progrès social.

### Abstract

As all the sciences, the social sciences take part in the understanding of the world where we live. The experiences related in this text explain how the ethnographic method, not only the research results, can be placed at unscientific people's disposal and how this form of anthropology applied takes part of the social progress.

Si l'on regarde les thématiques des émissions et des journaux scientifiques grand public, la Science est souvent réduite aux sciences expérimentales (biologie, en physique, en chimie, neurosciences) qui, même dans leurs dimensions fondamentales et non appliquées, semblent évidemment utiles en ce qu'elles facilitent la compréhension du monde dans lequel nous vivons et de l'humain. Appliquées, ces sciences sont encore plus utiles dès lors qu'elles permettent de combattre les maladies, de développer de nouvelles technologies, de faciliter les communications, les transports, de développer de nouvelles sources d'énergie. En ce qu'elles participent au progrès.

Mais qu'en est-il des sciences sociales ? Si, en tant que sciences, elles participent à la compréhension du monde, leur légitimité ne semble pas aussi communément évidente comme le regrette B. Lahire<sup>2</sup> à propos de la sociologie. Il souligne le fait, dans son introduction à un ouvrage collectif que l'on pose plus souvent la question « à quoi sert la sociologie ? » que « à quoi sert la physique ? » et cela pour deux raisons, explique-t-il. D'une part, la sociologie est « une discipline académiquement et scientifiquement moins légitime que d'autres (par exemple, la physique, la chimie, les mathématiques, les neurosciences, etc.) » [2002, 6]. D'autre part, « c'est une science contrainte, par son objet même<sup>3</sup>, à rencontrer plus fréquemment que d'autres des demandes de justification ou de remises en question de ses résultats » [*ibid.*]. Dans les propos de B. Lahire, se sont les résultats mêmes des recherches sociologiques, pas seulement leurs applications, qui sont régulièrement remis

---

<sup>1</sup> Ethnologue, chercheuse associée au laboratoire *Cultures et Sociétés en Europe* (CNRS/UDS).

<sup>2</sup> Lahire, Bernard éd., *A quoi sert la sociologie ?*, Paris, La Découverte & Syros, 2002.

<sup>3</sup> C'est-à-dire les faits sociaux (note de MPJ).

en cause. Et les auteurs de ce livre collectif de revenir plus en détails sur l'utilité et sur les utilisations des résultats des recherches sociologiques.

C'est sur un autre aspect de l'utilité sociale de la science que se placent les chercheurs français et espagnols lors du colloque sur *l'anthropologie<sup>4</sup> appliquée*, organisé à Bordeaux en 2006, et qui proposent de définir les liens entre sciences et actions. Dans son introduction, Bernard Traimond<sup>5</sup> précise que deux dangers guettent l'anthropologie appliquée. « Le premier consiste à faire de l'anthropologie un recueil de recettes pour résoudre divers problèmes concrets. Le second fait du chercheur un conseiller du prince : l'anthropologie lui donnerait les clefs pour choisir et décider » [2006 : 13]. Et B. Traimond de définir les liens entre science et action : « Si l'action est aidée par la science en aucun cas elle ne peut-être déterminée par elle. Chacun obéit à des logiques légitimes mais différentes » [*ibid.*]. A la fin du livre, Davydd J. Greenwood pose la distinction à opérer entre l'anthropologie, l'anthropologie appliquée et la recherche action. Il reprend la distinction aristotélicienne d'*episteme*, de *techne* et de *phronesis*, pour proposer une grille de lecture des différentes formes d'anthropologie. Ainsi, il considère que « *episteme* est fondamentalement la connaissance théorique privilégiée dans le classement hiérarchisé des conventions académiques. Elle est pensée comme abstraite, généralisable et séparée de la pratique. La *techne* constitue l'usage instrumental de la connaissance des sciences sociales, orientée vers la production de savoirs techniques dans le but d'accéder à une meilleure vie. La *phronesis* est fondamentalement un savoir technique tourné vers une interaction constante entre la conceptualisation et la pratique dont les effets se rapportent à l'objectif d'obtenir un résultat défini par les mandants » [*ibid.* : 303-304]. Pour l'expliquer autrement, B. Traimond définit la recherche-action, autrement dit la *phronesis*, comme « un lieu de débat entre chercheur et praticiens, chacun proposant aux autres ses savoirs, ses expériences et ses solutions qui amènent la possibilité de décisions communes » [*ibid.* : 14]

Cette typologie, un peu rigide comme toutes les typologies, est malgré tout éclairante et c'est dans ce cadre que je témoignerai ci-dessous de différentes formes d'anthropologie appliquée, et non pas de recherche-actions, que l'association ethnoArt a menée au cours des trois dernières années.

## **Pourquoi faire faire de l'ethnologie à des non ethnologues ?**

La forme la plus courante d'anthropologie appliquée exercée actuellement est l'expertise. Un problème se pose et un des acteurs sociaux impliqué fait appel à un anthropologue pour connaître les causes de la situation. Il peut faire appel à un autre type de scientifique mais il n'aura pas le même point de vue sur son problème. En se tournant vers un anthropologue, il espère, en général, un point de vue un peu global, à la fois culturel et social, ce qui peut inclure une analyse des techniques comme le montre très bien Philippe Geslin<sup>6</sup>. Mais ce n'est pas sur le plan de l'expertise que s'est déployée l'association *ethnoArt*, et ce sont ces autres formes d'anthropologie appliquée dont je vais rendre compte ici à travers l'histoire de l'association.

---

<sup>4</sup> Au cours de cet article j'emploierai indifféremment les termes d'ethnologie et d'anthropologie, sans rentrer dans les débats d'écoles ou de niveau d'analyse.

<sup>5</sup> Bernard Traimond éd., *L'anthropologie appliquée aujourd'hui*, Bordeaux, PUB, études culturelles, 2006.

<sup>6</sup> Philippe Geslin, *L'apprentissage des mondes. Une anthropologie appliquée aux transferts de technologie*, Toulouse, Octarès / Maison des sciences de l'homme, 1999.

### ***Des évènements culturels associant des ethnologues***

L'association *ethnoArt* est née en 2002 à l'initiative de passionnés d'ethnologie<sup>7</sup> et d'artistes qui souhaitent s'associer pour faire sortir l'ethnologie des murs de l'université et des institutions de recherche, et de leur rencontre avec des pouvoirs publics locaux (municipal ou départemental) qui étaient intéressés par l'organisation d'évènements populaires qui parlaient des différences culturelles. *EthnoArt* s'est rapidement installée à la *Villa Mais d'ici*, une friche industrielle autogérée par ses locataires. Plusieurs fois par an, *ethnoArt* organise un évènement culturel qui va du bal populaire traditionnel (*bal trad*) à un évènement culturel autour d'une communauté culturelle vivant dans le département de Seine-Saint-Denis (93). Ces évènements sont organisés à Aubervilliers, à Montreuil ou ailleurs dans le département mais également à Paris, dans l'une des friches industrielles qui fait partie du réseau des friches industrielles d'Ile-de-France. Y sont associés des gens de la communauté culturelle mise en avant, des ethnologues, des artistes, avec un objectif principal : ne pas enfermer les cultures dans une définition une fois pour toute mais faire un état des lieux à un moment donné, d'une situation.

Par exemple, le 13 mai 2007, l'évènement s'appelait « Brazil pluriel ». Il se déroulait sur l'après-midi (14h30-20h), faisant intervenir différents artistes (vidéaste, photographe, musicien, conteur) et mettait en évidence plusieurs modes d'expression de groupes socioculturels brésiliens (musique populaire, mythes, capoeira). Tout ceci était mis en perspective lors d'un débat central qui permettait à un architecte, des anthropologues et des représentants d'associations humanitaires de dialoguer avec les spectateurs. Assistant à titre personnel à ce type d'évènement culturel, des enseignants ont imaginé des interventions d'ethnologues dans l'une de leur classe. Et c'est ainsi qu'a été monté le premier atelier d'ethnologie d'*ethnoArt*, dans le cadre du club Unesco du collège Jean Moulin d'Aubervilliers.

### ***Des ateliers d'ethnologie en milieu scolaire***

*EthnoArt* n'est pas la seule association à proposer des ateliers d'ethnologie en milieu scolaire en Ile-de-France. Dès 1999, l'académie de Créteil passait un accord avec le Musée des Arts et Traditions Populaire de Paris pour y faire venir des élèves (du primaire au lycée), qui recevaient préalablement un ethnologue dans leur établissement pour faire une enquête de type ethnographique<sup>8</sup>. L'aventure s'est arrêtée avec la fermeture du musée et le départ à la retraite de Gisèle Provost (professeur relais à la délégation académique de Créteil). Dans l'Essonne, au début des années 2000 et jusqu'à l'an passé, des projets étaient proposés aux enseignants de primaire et de collège qui permettaient une enquête ethnographique avec un ethnologue et la mise en scène des résultats avec un artiste (photographe, dramaturge, vidéaste). A la même époque, l'association *Ethnologues en herbe* propose, sur Paris, des ateliers d'enquête ethnographique centrée sur le quartier, plus particulièrement aux écoles élémentaires mais également aux collèges. Ils ont mis en place un site<sup>9</sup> internet destiné aux

---

<sup>7</sup> Je ne développerai pas ici la question du rôle des sociétés savantes et des passionnés de sciences dans la dissémination du savoir scientifique et même dans sa constitution dans certaines périodes historiques.

<sup>8</sup> L'expérience a donné lieu à un livre sous la direction de Anne Monjaret et Gisèle Provost, *Apprentis ethnologue quand les élèves enquêtent*, Créteil, Scéren CRDP Académie de Créteil, « Repères pour agir », 2003.

<sup>9</sup> <http://www.ethnokids.asso.fr>

professeurs des écoles du monde entier avec une méthode d'enquête et un espace d'expression pour mettre en ligne les résultats obtenus. Enfin, l'association *Passerelles*, installée dans l'université Paris 10 à Nanterre, travaille particulièrement avec les classes des Hauts-de-Seine, proposant des ateliers d'enquêtes ethnographiques du CM1 à la terminal, posant dès le départ l'initiation à la recherche, adaptée à chaque classe d'âge, comme fondement de sa démarche, dans la continuité de l'enseignement universitaire<sup>10</sup>. Il existe, en province aussi, des initiatives. A Marseille par exemple, Patricia Ouellet a conçu un *CDrom* interactif « Le monde de Zoé » qui permet de montrer ce qu'est l'ethnologie à des enfants de primaire.

Découvrant cette multitude de propositions<sup>11</sup> mais, finalement, le peu de classes qui en profitent, malgré la demande des enseignants, *ethnoArt* a pensé que cela était, peut-être, dû aux contraintes des enseignants, très fortes en termes de temps, auxquelles les ateliers-enquêtes ne sont pas toujours adaptés. Aussi, l'association a-t-elle proposé des ateliers-débats qui permettaient aux élèves et à leurs professeurs de découvrir le point de vue scientifique de l'ethnologue sur une question, avant de se lancer dans un atelier-enquête plus lourd en termes de temps et de travail. L'objectif était de transmettre une méthode de réflexion pour répondre, dans les limites du cadre ethnologique, à des questionnements sur l'identité, la culture, la religion, le corps, la danse, l'alimentation, les relations hommes-femmes, les relations amoureuses, etc. Dans ce cadre, l'approche ethnologique peut alors être complémentaires d'autres approches, philosophique, historique, artistique, etc. sur une thématique particulière. Cette démarche est inverse à celle prônée par *Passerelles*, par exemple, qui propose des ateliers d'initiation à la recherche ethnologique *clé en main* à l'enseignant. Pour *Passerelles*, l'ethnologie, comme toutes les sciences sociales, est fortement mise à mal actuellement. Aussi, faut-il en promouvoir sa spécificité et ne pas l'associer à d'autres démarches qui pourraient la dénaturer. A *ethnoArt* nous entendons bien ce point de vue tout à fait justifié, mais nous pensons également que plus on fait connaître la démarche ethnologique à l'ensemble de la population plus nous serons à même de la défendre dans les milieux scientifiques et politiques.

Reprenons l'histoire de l'association : à l'issue du premier atelier, les élèves s'étaient tellement impliqués qu'ils avaient pris en charge l'organisation d'une soirée à la *Villa Mais d'ici*. Ils ont invité leurs parents et leurs enseignants pour leur montrer les résultats de leur travail. Ils étaient devenus acteurs de leur savoir et acteurs dans leur ville puisque cela ne se déroulait pas au collège mais dans un autre lieu. Cette première expérience, très empirique, a fondé la démarche pédagogique de *ethnoArt* : permettre, grâce à la démarche scientifique de l'ethnologie, à des jeunes (et des moins jeunes) de s'comparer du raisonnement scientifique pour devenir acteur de la cité.

En 2005, *ethnoArt* a reçu le prix *Talents des Cités* pour l'ensemble de ses activités, prix qui est remis au Sénat et parrainé par plusieurs grosses entreprises publiques et privées dont la RATP. Ce prix avait l'intérêt de nous permettre de nous faire connaître et de recevoir des conseils pour le développement de nos activités. Ainsi, il a été vivement conseillé à *ethnoArt* de poursuivre les ateliers en milieux scolaires. L'ACSE (l'agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances, qui était anciennement le FAS puis FASILD) nous a subventionnés pour éditer un livret pédagogique.

---

<sup>10</sup> Cf. Julie Descelliers, Fabienne Martin et Alexandre Soucaille, « Un ethnologue dans la classe, retour sur une expérience », in *Ethnologie Française* vol.37 ó 2007 ó 4 « anthropologie de l'école », Paris, pp. 681-688.

<sup>11</sup>

En septembre 2006, *ethnoArt* est contacté par le service prévention du centre bus RATP de Pantin qui souhaitait la mise en place d'ateliers d'ethnologie pour essayer d'endiguer les attitudes racistes entre certains conducteurs. La RATP a été pendant un an, suite au prix reçu, parrain d'*ethnoArt*.

### *Des ethnologues dans l'entreprise*

Un rapide détour par cette expérience et ce qu'elle a apporté, indirectement, aux ateliers pédagogiques, me semble utile ici. La subvention pour la rédaction d'un guide pédagogique et les ateliers dans un centre bus permettait à *ethnoArt* d'embaucher temporairement deux ethnologues. Mourad Hakmi intervenait depuis plusieurs années au sein de la structure bénévolement et j'étais très intéressée par ces deux projets. Tous les deux avions fait nos terrains de thèse sur le monde du travail, mais la difficulté résidait ici dans le fait que la demande n'était pas une demande d'expertise classique. L'expertise était faite : il y avait des attitudes racistes qui s'expliquaient par le recrutement opéré au début des années 2000. Un sociologue, comme Philippe Poutignat<sup>12</sup> à Nice, et une ethnologue, comme Ghislaine Callenga<sup>13</sup> à Marseille, avaient analysé le phénomène dans les entreprises de transports de ces deux autres agglomérations. Ce qui nous était demandé était d'appliquer l'anthropologie à une situation problématique pour contribuer à la résoudre et non d'utiliser l'ethnologie pour faire une expertise.

Une première expérience avait été menée précédemment avec un sociologue qui était venu faire un cours de sociologie de l'immigration, des religions et des politiques de la ville, aux conducteurs. Ce sociologue avait très bien répondu à la demande qui lui avait été faite mais les résultats en termes de changement de comportements n'ont pas été à la hauteur des espoirs du service prévention. Dans le centre, les conducteurs d'origine nord-africaine, ceux originaires des Antilles, ceux originaires d'Afrique sub-saharienne et ceux de métropole avaient du mal à communiquer, tenaient des propos racistes les uns envers les autres, ce qui nuisait à l'ambiance et au travail. La connaissance d'un phénomène et de ses causes n'avaient pas suffi à modifier les attitudes des conducteurs. Peut-être parce qu'ils ne s'autorisaient pas nécessairement le droit au débat d'idées, jugé « trop intellectuel » pour eux. Notre objectif était de leur permettre de s'approprier et de débattre de connaissances apportées par les sciences humaines dans un cadre convivial, et surtout d'éviter toute forme de moralisme.

En discutant avec la responsable du service prévention, nous avons proposé de nous appuyer sur les activités extérieures de conducteurs dans chacun des groupes, comme base à des expositions sur un thème traité de façon ethnologique. Nous montions l'exposition avec un ou deux conducteurs en apportant un regard ethnologique sur leur expérience qui permettait d'engager le débat. L'exposition était présente dans la salle de repos des chauffeurs durant une semaine et nous étions là pour en discuter trois demi-journées, avec du café, du thé, des jus de fruits et des petits gâteaux<sup>14</sup>. Il y avait une exposition tous les deux mois environs. Les thèmes abordés ont été très divers. Nous avons commencé par la thématique du

---

<sup>12</sup> Philippe Poutignat, « Pratiques syndicales de lutte contre les discriminations : une étude de cas. », *Cahiers de l'Urmis* [En ligne], N°10-11 | décembre 2006, mis en ligne le 15 décembre 2006, Consulté le 15 juin 2009. URL : <http://urmis.revues.org/index247.html>

<sup>13</sup> Ghislaine Gallenga, « Le consultant et l'ethnologue, lecture critique de l'ethnologie dans l'entreprise » in Bernard Traimond éd., *L'anthropologie appliquée aujourd'hui*, Bordeaux, PUB, études culturelles, 2006.

<sup>14</sup> Nous attachons beaucoup d'importance à la convivialité comme élément construisant l'espace-temps favorable à la discussion

football, du fait de la coupe du monde qui se était déroulée durant l'été. Le regard ethnologique sur le sport, et sur le football en particulier n'est pas nouveau<sup>15</sup>. Au fur et à mesure du déroulement de la semaine, l'équipe locale nous a apporté ses trophées et ses photos. Ensuite, nous avons soulevé la question des sociétés avec écriture et des sociétés de tradition orale, à partir de calligraphies arabes faites par un conducteur. Puis, ce fut la question de l'esclavage et de la colonisation des Antilles avec la présence d'un conducteur, joueur guadeloupéen de *Gwoka*. En mars, nous avons profité de la journée de la femme pour aborder la question des relations hommes-femmes à partir du témoignage de deux conductrices. Enfin, nous avons fini par la question du handicap et de la perception du monde par les handicapés à partir du témoignage d'un conducteur devenu aveugle. Nous avons largement dépassé la question des propos racistes pour aborder les questions des différences culturelles, de la construction et de la déconstruction des stéréotypes (particulièrement à propos des hommes et des femmes).

A défaut de modifier en profondeur les modes de pensée des conducteurs qui tenaient des propos racistes, nous avons créé des espace-temps qui permettaient, ponctuellement, le débat d'idées. A la fin de l'année, certains nous ont dit « nous, on n'a pas fait d'études, mais on a pu discuter avec vous ». Notre objectif était atteint : le débat, la raison, les argumentations scientifiques, étaient mis à la portée de tous. Nous avons pu montrer également, ce qui nous tenait à cœur, que l'ethnologie est une science sociale qui permet de comprendre le monde contemporain qui nous entoure en ouvrant la réflexion sur les comportements quotidiens. Mais ces objectifs n'étaient pas précisément ceux pour lesquels le service de prévention nous avait mandatés, bien qu'avec nos outils nous répondions à leur demande. En outre, même si tout au long de l'année un dialogue régulier se est instauré entre nous, nous ne participions pas à aux décisions prise par ce service. Aussi, il me semble que, si l'on se réfère aux définitions de D.-J. Greenwood et B. Traimond et bien que cette expérience soit proche d'une « recherche-action », nous étions encore dans le cadre de l'anthropologie appliquée.

Cette expérience nous a été très utile pour monter nos ateliers d'ethnologie en milieu scolaire : l'ethnologie a des choses à dire dans et sur la cité et pas uniquement sous la forme de cours (à l'université) ou d'expertise pour expliquer les problèmes. C'est un moyen de faire débattre les citoyens, de leur permettre d'accéder à certains éléments du débat politique. A la question : pourquoi faire de l'ethnologie appliquée ? On peut d'abord répondre : parce qu'il y a une demande sociale. Mais la question se pose alors de savoir quoi transmettre, comment le transmettre et à qui ? Sommes-nous des experts qui rendons compte des connaissances, de savoirs vulgarisés, ou de savoirs en vue d'orienter l'action ? Nous adressons-nous aux décideurs ou à tous les citoyens ? Les citoyens lambda peuvent-ils acquérir ce savoir et l'utiliser dans le débat politique sans maîtriser les méthodes d'élaboration de ce savoir ? Si nous nous positionnons exclusivement en experts, ne risquons-nous pas de rencontrer les deux écueils dénoncés par B. Traimond [*ibid.*] ?

### **Comment faire faire de l'ethnologie à des non-ethnologues ?**

La tâche est d'autant plus difficile que l'ethnologie, science sociale, est aussi une science expérimentale dont l'outil d'expérimentation est le chercheur lui-même. Alors, faire faire de l'ethnologie à des jeunes ou à des salariés ce n'est pas tant leur faire acquérir un

---

<sup>15</sup> Cf. par exemple C. Bromberger, *Le match de football, ethnologie d'une passion partisane à Marseille, Naples et Turin*, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'homme, 1995.

savoir que leur faire faire l'expérience de la rencontre, avec le chercheur d'abord, avec les autres surtout. C'est également leur faire faire l'expérience de l'empathie et de la distanciation. Comme dans toutes les autres sciences, c'est enfin leur faire faire l'expérience de la construction d'une problématique, de l'analyse et de la restitution. *EthnoArt* a mené beaucoup d'ateliers en milieu scolaire mais également en milieu carcéral (Fleury-Mérogis) et avec des adultes (femmes suivant des cours d'alphabétisation à Aulnay-sous-bois ou travailleurs sociaux). Je m'appuierai ici principalement sur l'exemple des ateliers d'ethnologie en milieux scolaires pour en décrire et en analyser le contenu.

### ***Les objectifs des ateliers en milieu scolaire***

L'initiation au regard ethnologique doit permettre de transmettre aux élèves des outils pour comprendre le monde qui les entoure. L'objectif est double. Premièrement, leur permettre de se situer plus facilement dans ce monde socioculturel complexe dans un esprit de respect des autres et de leurs modes de vies. Deuxièmement, leur permettre de devenir des citoyens actifs de la société et de sortir du sentiment que l'ordre social s'impose à eux sans qu'ils ne puissent le modifier. Ainsi, à travers la transmission d'une méthodologie inspirée par la démarche ethnologique, on encourage la tolérance, le respect et la citoyenneté active. Plusieurs points peuvent être développés ici.

Il s'agit de déconstruire les stéréotypes, de remettre en cause les préjugés culturels et sociaux, de développer l'esprit critique, d'envisager la diversité comme partie intégrante de tout groupe, d'éveiller la curiosité sur d'autres pratiques qui peuvent être jugées étranges, en en restituant les significations et les enjeux. Le but est d'amener les participants à s'interroger sur leurs propres pratiques socioculturelles en les comparant et en les analysant, ainsi qu'en confrontant leurs points de vue. Ensuite, il s'agit d'aider les jeunes à se positionner comme acteurs de la société, d'initier les élèves aux logiques qui sous-tendent la diversité des comportements culturels et sociaux, de les accompagner dans la compréhension des dynamiques de construction de nos appartenances sociales et culturelles, en particulier à travers l'articulation entre représentations et actions. Il s'agit encore de favoriser l'émergence de nouvelles dynamiques dans le groupe, basées sur la coopération et l'écoute, en proposant d'autres modalités d'apprentissage, de développer la confiance des élèves en leur capacité en les encourageant à s'exprimer (à l'oral et à l'écrit) et à construire un argumentaire.

Ces ateliers s'adressent d'abord aux élèves mais ils ne sont pas sans conséquence sur la relation enseignants-élèves. Ils permettent à certains enseignants de modifier le regard qu'ils peuvent porter sur leurs élèves, de les découvrir autrement, leur apporter des éléments de compréhension des situations auxquelles ils sont confrontés.

### ***Deux types d'ateliers : les ateliers-débats et les ateliers-enquêtes***

La méthode ethnographique est fondée sur le décentrement (relativiser ses propres pratiques en les comparant à celles d'autres cultures), la situation d'enquête (observer et rencontrer pour comprendre) et la confrontation des points de vue sur un même sujet. Elle alimente une réflexion sur l'universel et le particulier, ainsi que sur les logiques d'appartenance et d'exclusion. Cette approche scientifique permet de prendre en compte autrui, autant que soi, dans ses dimensions individuelles et socioculturelles. Il s'agit d'ouvrir les élèves à la rencontre et la compréhension de l'autre et non pas simplement à la connaissance d'autres cultures enfermant l'autre dans un carcan dont il ne pourrait sortir. Pour

ce faire, nous plaçons la diversité des relations sociales quotidiennes vécues au cœur des ateliers et la diversité des appartenances de chacun au cœur du débat. Ainsi, les élèves sont incités à analyser les situations abordées et, par l'argumentation, à se situer en tant qu'individus membres de plusieurs collectifs (familial, socioculturel, citoyen d'un quartier, d'une commune, d'une région, d'un Etat, mais aussi d'une communauté éducative, etc.).

### **Les ateliers-débats**

L'ethnologue permet aux participants d'expérimenter le décentrement grâce à la confrontation des points de vue à l'intérieur de la classe et à la diffusion d'extraits de films documentaires ou de fiction. Il s'agit généralement de deux fois deux heures. Dans la mesure du possible, l'espace est modifié de façon à favoriser les discussions et la projection des visuels : les tables sont disposées en U. La diffusion de DVD permet de donner à voir diverses pratiques, en rapport avec le thème traité, et d'alimenter les débats. L'ethnologue anime des débats sous deux modes, en fonction du sujet et de l'attention des élèves. En début d'atelier, le débat collectif qui aborde une question soumise à l'ensemble de la classe et discutée collectivement, permet à l'ethnologue et aux élèves de s'accorder sur le niveau d'argumentation nécessaire aux échanges (ne pas donner un simple avis mais justifier en donnant des exemples pour chaque argument avancé). Ensuite, des questions précises à travailler en petits groupes de trois ou quatre élèves avec des consignes de restitution, permettent à chacun de s'impliquer dans le débat.

Les thèmes sont choisis à la demande des enseignants en fonction des problèmes, des programmes, des centres d'intérêt qui se posent dans leurs classes au quotidien. Cette année les thématiques abordées sont les suivantes :

| <b>Thèmes des ateliers</b>   | <b>Lutte contre les discriminations</b> |
|--|---|
| <ul style="list-style-type: none"><li>- les stéréotypes et les discriminations : construction et déconstruction</li></ul>  | Approche générale                       |
| <ul style="list-style-type: none"><li>- mixité, égalité, amour</li><li>- les relations amoureuses</li><li>- la construction des genres</li><li>- le sexisme</li><li>- garçons-filles : changeons les rôles</li><li>- les rôles sexuels dans la famille</li></ul> | Sexisme et homophobie                   |
| <ul style="list-style-type: none"><li>- les différentes formes de famille</li><li>- la parenté et l'inscription sociale</li></ul>  |   |

|  |  |
|--|--|
| <ul style="list-style-type: none"><li>- la capoeira et l'esclavage</li><li>- les identités métissées</li><li>- identité française et double culture</li></ul>  | Racisme<br>et<br>discriminations culturelles |
| <ul style="list-style-type: none"><li>- les techniques du corps : les façons de bouger et d'agir selon les sociétés</li><li>- les différentes habitudes alimentaires</li><li>- les danses du monde</li><li>- l'habitat dans le monde</li></ul> |  |

### *Les ateliers-enquêtes de terrain*

Plus complets mais nécessitant un investissement plus important de la part des enseignants et des élèves, ces ateliers permettent d'expérimenter le décentrement à travers la pratique de l'enquête. Lors de la première séance, le travail porte sur la thématique définie avec l'enseignant afin de dégager la problématique de l'enquête et de recenser les représentations des élèves. La séance suivante, les élèves se répartissent en trois groupes pour travailler sur : la présentation des intervieweurs à la personne interviewée, la grille d'entretien et ce qu'il faut observer en dehors des entretiens. Durant les deux séances suivantes, les élèves sortent sur le terrain, réalisent les entretiens et les observations par petits groupes. Chaque élève possède un carnet de terrain sur lequel il note, dessine, colle des photographies. L'enquête peut également donner lieu à une collecte d'objets. Après chaque séance d'observation, les matériaux recueillis sont mis en commun et analysés en compagnie de l'enseignant et de l'ethnologue. Les photographies réalisées par les élèves sont projetées afin de commenter collectivement et de sélectionner celles qui apparaîtront dans la restitution finale. De nouvelles directives sont données pour la poursuite de l'enquête. Les trois dernières séances permettent d'analyser les résultats et de préparer la restitution. Cette année, nous avons travaillé avec six classes.

Une classe de troisième<sup>16</sup> a enquêté sur la thématique du travail, dans le cadre de l'option « découverte professionnelle ». Lors d'une première séance, les élèves s'interviewaient et se filmaient les uns les autres à partir d'un questionnaire que nous avons rédigé avec l'enseignante<sup>17</sup> pour mettre en évidence leurs représentations du travail. La séance suivante, nous avons analysé tous ensemble leurs réponses et dégagé les thématiques de l'enquête. Les élèves étaient, par exemple, peu enclin à prendre un poste à responsabilité. Ils ont axé une partie des entretiens sur les avantages et les inconvénients, les difficultés et les plaisirs d'avoir un poste de responsable. Ils ont enquêté dans un CAT (centre d'aide par le travail pour handicapés), un musée d'Art Moderne (MacVal), EDF (Vitry), chez un artisan du bâtiment, dans une association agricole. Une autre enquête a été menée, par une classe d'élèves non-francophone, sur les modes d'alimentation. Il s'agissait d'enquêter sur les modes de vie français et d'expérimenter l'usage de la langue française dans différentes situations.

<sup>16</sup> Collège Adolphe Chérioux à Vitry-sur-Seine.

<sup>17</sup> Géraldine Nari, professeur d'histoire, géographie et instruction civique.

Avec les quatre autres classes, nous avons travaillé sur la construction identitaire des quartiers ou des villes dans le cadre du projet « Au fait, on se connaît ? » de l'association Citoyenneté Jeunesse (en Seine-Saint-Denis). Rencontrant divers intervenants, se rendant dans plusieurs musées et assistant à plusieurs spectacles, les élèves ont travaillé toute l'année la thématique. A Bondy, des élèves de troisième ont mis à l'épreuve, grâce à l'enquête, leur idée de l'existence d'une forte différence entre Bondy Nord et Bondy Sud. A Aubervilliers (quartier des Quatre Chemins), des collégiens ont travaillé sur l'histoire ouvrière du quartier et la fluctuation de ses frontières. A Saint-Ouen, des lycéens de Marcel Cachin ont comparé le centre-ville de Saint-Ouen et celui de Saint-Denis, observant l'espace, les activités, l'architecture et interviewant des habitants et des gens qui y travaillent. Enfin, à Tremblay-en-France, des élèves du Lycée Hélène Bouché ont enquêté sur la multitude des identités culturelles présentes sur le marché de Sevrans à travers les marchandises proposées et l'origine culturelle des vendeurs et acheteurs.

### ***La restitution des résultats à d'autres élèves : une étape indispensable de la recherche***

La restitution est une modalité importante de la recherche scientifique. En ethnologie, elle s'effectue auprès des pairs ainsi que des populations où s'est déroulée l'enquête de terrain. Dans le cadre scolaire, elle permet d'abord aux élèves de finir un travail et de mémoriser les résultats de la recherche. Elle leur permet aussi d'expérimenter divers modes de rendu des résultats, de les exposer et de les confronter à ceux d'autres classes. Ce faisant les élèves expérimentent différents niveaux et contextes de langage : ceux de l'observation, de l'entretien, ne sont pas ceux de la restitution.

Ces restitutions peuvent prendre plusieurs formes : dans l'établissement, sur des panneaux, avec présentation orale devant les autres élèves (collège Pierre Brossolette de Bondy) ; par la confection d'un livret exposé à la bibliothèque (collège Jean Macé de Fontenay-sous-bois) ; par des petits films, selon l'institution visitée, déposés sur la borne interactive consacrée aux métiers et située dans la bibliothèque du collège (collège Adolphe Chérioux) ; par une rencontre avec les autres classes ayant travaillées sur la même thématique (collège Pierre Brossolette de Bondy, collège Henri Wallon d'Aubervilliers, lycée Marcel Cachin de St-Ouen, lycée Hélène Bouché de Tremblay-en-France). Lors des restitutions collectives, chaque classe a une dizaine de minutes pour tirer le bilan du parcours mené sur l'année, de la méthodologie utilisée et des résultats obtenus.

Tout au long de cet article, j'ai tenté de montrer le bénéfice que peuvent tirer et les élèves et les enseignants de l'expérience ethnographique. Il me semble que les ethnologues eux-mêmes ont beaucoup de choses à apprendre de ces ateliers. D'abord, cette rencontre avec diverses populations leur permet d'expliquer leurs méthodes et leurs résultats et donc de faire valoir le fait qu'ils ne sont pas simplement des spécialistes des « ethnies exotiques », mais des scientifiques qui travaillent et qui développent des idées qui permettent de comprendre le monde contemporain. Durant ces ateliers ils ne font pas qu'expliquer, ils transmettent une méthode d'analyse du monde qui est différente de celle des hommes politiques, des religieux, des médecins, etc. Ils assument donc entièrement leur rôle politique de scientifiques en permettant aux citoyens de discuter, de contester, d'approuver mais aussi de s'emparer des

résultats de la recherche dans les enjeux politiques. En travaillant avec des jeunes, nous faisons d'une pierre deux coups : nous transmettons des méthodes de réflexions à de futurs citoyens et nous pouvons provoquer des vocations.

Evidemment la question suivante est celle de l'évaluation. Elle est exigée à chaque bilan par les différentes instances qui nous financent (Région Ile-de-France, programme dissémination de la culture scientifique, L'ACSE -L'agence nationale pour la cohésion sociale et l'égalité des chances-, Conseils Généraux ). Il est possible de comptabiliser les ateliers de l'année scolaire 2008-2009 : 32 ateliers-débats ont été réalisés au cours desquels nous avons rencontré 831 élèves différents et 52 membres de l'équipe enseignante (professeurs, conseillers principaux d'éducation, bibliothécaires), dans 24 collèges, un lycée général, deux lycées professionnels, deux écoles primaires, répartis principalement en Seine-Saint-Denis, mais également dans le Val-de-Marne, les Hauts-de-Seine et Paris. Six classes ont participé aux ateliers-enquêtes, répartis sur les départements de Seine-Saint-Denis et du Val-de-Marne, soit 121 élèves et 10 membres de l'équipe enseignante. Trois thèmes ont été explorés : le monde du travail, les identités métissées, les modes d'alimentation.

Cette évaluation reste très superficielle car que veut-on évaluer ? Si l'argent du contribuable est bien utilisé ? Si la raison fait baisser le taux de violence dans les espaces scolaires ou les espaces publics ? Si ces ateliers permettent de mieux vivre ensemble ? Si les jeunes sont mieux armés pour dépasser les paradoxes de notre société qui les contraint à une socialisation extrêmement normative tout en les invitant, pourtant, à se constituer comme « sujet, maître de lui-même, dont le *Je* réflexif ne peut jamais se confondre avec le moi social », comme le souligne François Dubet [2002 : 35]<sup>18</sup> ? Si la dissémination de la culture scientifique est bénéfique à la société ? Si la connaissance crée un certain progrès ? Comment évaluer ce que nous visons et qui est la participation à un progrès social défini, ici, comme la possibilité pour chacun de défendre son point de vue au cœur des rapports de pouvoir qui traverse notre société ? Il faudra attendre quelques années pour voir comment les élèves que nous avons rencontrés, quel que soit le milieu socioculturel dont ils sont issus, s'impliquent dans la vie citoyenne et participent activement aux changements sociaux. Alors, la question se posera de savoir pour qui ce sera un progrès dans le cadre des rapports de force à l'œuvre dans notre société.

---

<sup>18</sup> Dubet, François, *Le déclin de l'institution*, Paris, Seuil, « L'épreuve des faits », 2002.

## **Annexe**

### **Programme de « Brazil Pluriel » 13 mai 2005 ethnoArt**

Une journée pour montrer les visages d'un pays d'une grande complexité et d'une grande diversité (héritages indigènes, noirs et européens), une journée plurielle, diverse et pleine de découvertes.

#### **14h30 ó 15h00 : Projection de Film documentaire**

« **Joao Brasil** » en présence du réalisateur Réalisateur : Rosane de Andrade, 2004, 30' Vidéo : Version portugais, Sous-titre : français

« Joao Brasil a comme sujet un homme noir, de 30ans. Il est né dans une petite ville, qui s'appelle Passatempo située dans l'état de Minas Gerais, Brésil. Ce film a pour objectif d'analyser et de montrer les désirs d'un homme qui a passé sa vie d'adolescent à être traité comme esclave par ses parents adoptifs. Ses rêves d'enfant : « être footballeur et avoir les cheveux longs » dans une ville comme São Paulo. Ce film a été élaboré et monté pour les étudiants brésiliens pendant leurs cours d'anthropologie visuelle ».

#### **15h00 ó 16h30 : Discussion ó rencontre**

Un regard sur le pluriel, les aspects religieux, artistiques et sociaux du Brésil. « Qui sont les noirs, les métis, les indigènes, les gens des favelas du Brésil aujourd'hui ? » « Démocratie raciale et diversité culturelle au Brésil ».

Avec : Vassili RIVRON, anthropologue ; Rosane de Andrade, réalisatrice, anthropologue ; Claudia Campos, présidente de l'Association Terre Indigène pour la préservation et défense de la culture indigène brésilienne ; Hélène Reinhard, architecte sur des projets d'autoconstruction (amélioration des logements d'une favela à Rio de Janeiro),

**16h30 ó 17h10 : Musique Populaire Brésilienne** Regi Baptiste (guitare et percussion) dans le « Boteco Brésil »

**17h10 -17h25 :** Intervention et performance « Mytho du Brésil Indigène » avec Marcelo, à partir du livre « Fricassée de Maris », mythes indigènes érotiques d'Amazonie de l'anthropologue brésilienne Betty Mindlin.

**17h30-18h30 : Maracatu** avec OJUOBA (présentation historique des personnages, démonstration de danse rituelle en musique)

**18h30- 19h30 : Roda de Capoeira** avec ABADA Paris

**19h30-20h : Projection** film historique de l'histoire de la Capoeira

#### **En amont de la rencontre**

\* Mercredi 9 mai 2007, émission spéciale sur Aligre FM (93.1), sur « Vent du monde », en direct de 18h30 à 19h30. (<http://aligrefm.free.fr>)

\* Soirée vernissage de l'exposition photo de Rosane de Andrade sur des femmes âgées au Brésil, projections de documentaires et repas brésilien à la Villa Mais d'ici (77 rue des cités 93300 Aubervilliers) : Jeudi 3 mai 07 à 19h Exposition photo à la *Villa Mais d'ici* du Jeudi 3 mai au dimanche 13 mai 07.